

JENNY
COLGAN

ROMAN
À SENTIR



FROTTEZ ICI

NOËL
À LA PETITE
BOULANGERIE



CHARLESTON

À MOUNT POLBEARNE, PETITE ÎLE AU LARGE
DES CORNOUAILLES, LES FÊTES DE FIN D'ANNÉE
S'ANNONCENT MOUVEMENTÉES !

Polly Waterford, la pétillante boulangère de Beach Street, ne sait plus où donner de la tête. Maisons en pain d'épice, roulés à la cannelle, brioches aux fruits confits... les commandes s'enchaînent, au grand désespoir de son compagnon, Huckle, qui rêve de moments à deux, bien au chaud dans leur phare face à la mer.

Mais, lorsque son amie Kerensa débarque sur l'île avec un terrible secret, Polly voit soudain son avenir s'assombrir. D'autant que cette révélation pourrait menacer son histoire d'amour avec Huckle...

Polly parviendra-t-elle à sauver son couple à temps pour passer un joyeux Noël avec ceux qu'elle aime ?

Jenny Colgan nous plonge dans l'ambiance féerique des fêtes de fin d'année avec ce roman merveilleusement réconfortant... enrichi de senteurs de Noël et de recettes gourmandes à découvrir au fil de l'histoire !

« Toute la magie de Noël dans un roman savoureux.
Un pur régal ! » *Femme actuelle*

« Délicieusement chaleureux.
Un roman parfait pour Noël. » *Sophie Kinsella*



Traduit de l'anglais
par Anne Rémond



Design : Pauline Ortleb

Rayon : Littérature étrangère



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

20,90€ Prix TTC France
ISBN : 978-2-38529-568-4



NOËL À LA PETITE
BOULANGERIE

Jenny Colgan

NOËL À LA PETITE
BOULANGERIE

Roman

Traduit de l'anglais par Anne Rémond



De la même autrice, aux éditions Charleston :

Les Cottages de la mer, 2026

La Bibliothèque secrète de Noël, 2025

De fil en aiguille, 2025

Minuit à la charmante librairie, 2024

Au-delà des nuages, 2024

Titre original : *Christmas at Little Beach Street Bakery*

Copyright © 2016 par Jenny Colgan

Tous droits réservés.

Traduit de l'anglais par Anne Rémond

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2026

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-568-4

Maquette : Camille Carlos

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

*Aux rêveurs et à leurs rêves, qu'ils soient grands ou petits.
Même s'ils ne sont pas plus grands qu'un macareux !*

*« Vous ne trouverez jamais la paix par la haine, mon ami.
Elle ne vous exclut que davantage du monde. Et cette ville
est maudite uniquement parce que vous la voyez comme telle.
Pour nous autres, c'est un endroit béni ! »*
(Extrait du film *Brigadoon*)

Chers lecteurs,

merci infiniment d'avoir choisi ce livre, le dernier (sans doute) de la trilogie de *La Petite Boulangerie*. J'ai sincèrement adoré écrire les aventures de Polly, de Huckle et d'un facétieux macareux dénommé Neil.

Si vous n'avez pas lu les tomes précédents, honnêtement, il vous suffit de connaître quelques informations : Polly s'est installée sur la petite île de Mount Polbearne après la faillite de son entreprise, afin de commencer une nouvelle vie. Elle réside dans un phare, car cette idée lui semblait romantique (N.B. : mais c'est une vraie quadrature du cercle), avec Huckle, son petit ami américain au tempérament très calme, et son macareux, bien évidemment. Elle prépare du pain tous les jours pour les habitants de Mount Polbearne et leurs hôtes.

Voilà, vous savez tout ce qu'il faut !

Une remarque par ailleurs sur le cadre de ce roman : les Cornouailles constituent, pour moi, un lieu féérique autant qu'elles sont le foyer de nombreuses personnes, car j'y ai passé énormément de temps pendant mon enfance. Elles m'apparaissaient tel un pays imaginaire que j'aimais visiter.

Nous séjournions dans des cottages d'anciens miniers, près de Polperro. Ma mère, grande amatrice de Daphné

Du Maurier, avait pour habitude de nous coucher mes deux frères et moi dans de petits lits étroits et de nous raconter des histoires à glacer le sang de naufrages, de sabotages, de pirates et d'or. Nous étions à la fois captivés et effrayés, et l'un de nous trois, sans doute mon plus jeune frère (qui dirait sans doute que c'était plutôt moi), faisait des cauchemars durant la moitié de la nuit.

Comparées à notre Écosse glaciale, les Cornouailles ensoleillées représentaient un paradis à mes yeux. Tous les ans, on nous offrait ces grandes planches en mousse et nous partions nous baigner dès le saut du lit pour faire du *bodyboard* encore et encore, jusqu'à ce que nos parents nous sortent de l'eau, tout bronzés avec les marques du maillot de bain, pour manger un sandwich plein de sable malgré la Cellophane.

Plus tard dans la journée, mon père faisait griller du poisson sur le petit barbecue qu'il confectionnait chaque année avec des briques et une grille, et je m'asseyais dans les herbes hautes pour lire, tout en me faisant dévorer par les insectes.

Ensuite (parce que les vacances sont le moment où l'on peut veiller tard), nous nous rendions en voiture à Mousehole ou St Ives, où nous mangions une glace en nous promenant sur le port et en admirant les galeries d'art ; ou des frites, des bonbons au caramel – des saveurs dont je raffolais, même si le caramel me rendait systématiquement malade.

Ce fut un tel délice, lorsque j'ai commencé l'écriture de cette trilogie, de retourner dans ces endroits où j'avais vécu des instants de pur bonheur. Nous sommes partis pour la journée sur l'île de St Michael's Mount (comme la loi l'exige, je crois, pour tous ceux qui visitent les Cornouailles !) ; je me souviens d'avoir été saisie et fascinée par cette vieille route pavée qui disparaît sous les

vagues. Je ne peux rien imaginer de plus romantique, de plus magique. Ce fut donc un vrai plaisir de situer mes romans dans ces lieux. Si je peux transmettre à travers mes livres ne serait-ce qu'une fraction du bonheur que les Cornouailles m'ont procuré dans ma vie, j'en serais absolument ravie.

Jenny

CHAPITRE 1

CETTE HISTOIRE SE DÉROULE AU MOMENT DE NOËL, mais elle trouve en réalité ses racines au printemps précédent, avec un « événement très fâcheux ».

C'est un peu dommage que celui-ci soit survenu à cette saison et que nous allions peu nous y intéresser, car Mount Polbearne, cette petite île des Cornouailles, est magnifique en cette période de l'année.

Une chaussée mène à ce village typique, qui était autrefois rattaché au continent avant que le niveau de la mer ne monte. Aujourd'hui, la marée recouvre la vieille route pavée deux fois par jour, ce qui en fait un lieu de résidence à la fois très romantique et extrêmement peu pratique.

Un méli-mélo de cottages et d'échoppes s'étend le long du quai et de la plage, parmi lesquels *La Petite Boulangerie de Beach Street* de Polly Waterford, appelée ainsi pour la distinguer de la première boulangerie. Vous vous demandez peut-être comment un village aussi minuscule peut posséder deux boulangeries, mais,

de toute évidence, vous n'avez pas goûté à leurs délices, car Polly est à la boulangerie ce que Phil Collins est à la batterie. Bon, d'accord, ce n'est peut-être pas l'exemple le plus judicieux.

Enfin, soyez assuré qu'elle est excellemment douée pour la boulangerie. Elle expérimente des recettes dans sa cuisine, chez elle dans le phare, ou dans la boulangerie, équipée de grands fours et d'un exceptionnel poêle à bois. Son pain au levain est ferme, avec un goût de noisette et une croûte craquante ; ses baguettes sont plus légères que l'air ; ses focaccias sont denses et exquises, et ses scones au fromage délicats. L'odeur de ses gourmandises flotte à travers le village et attire les affamés et les curieux depuis des kilomètres à la ronde.

Outre la boulangerie sur le port, on trouve le pub d'Andy, le *Red Lion*, où l'on se soucie assez peu de la réglementation, en particulier par les chaudes soirées d'été dans la cour décorée de lampions et baignée d'un parfum iodé. Andy est un homme très affairé, car il tient également, juste à côté, un excellent *fish and chips* hors de prix. Dans le port, les bateaux de pêche clapotent sur les vagues ; la pêche, qui faisait vivre autrefois Mount Polbearne, est désormais la deuxième activité de cette minuscule bourgade, après le tourisme. On peut apercevoir des pêcheurs aux doigts rougis qui réparent leurs filets ou, plus couramment ces jours-ci, qui étudient les relevés des mouvements de bancs de poissons et estiment la quantité de leur pêche.

Des ruelles pavées arpentent les flancs de la colline, où vivent les mêmes familles depuis plusieurs générations. On avait craint que le village ne dépérisse, mais le renouveau de la boulangerie, reprise par Polly après le lamentable échec de son atelier de graphisme, coïncida avec de nouvelles arrivées (ou, d'après certains, les

« généra »). Il s'est même ouvert un restaurant de poissons et de fruits de mer. Des bébés sont nés et le village semble à nouveau florissant.

L'enjeu, dorénavant, est d'entretenir cette tendance sans que tous les charmants cottages délabrés ne deviennent des maisons de vacances rachetées par les fortunes de Londres et d'Exeter, qui ne viendraient que le week-end et feraient augmenter de manière prohibitive le coût de la vie pour les locaux. Mais à une ou deux exceptions près, du fait d'une connexion Wi-Fi instable et des horaires de marée constamment changeants, cet endroit reste peu ou prou isolé, comme il l'est depuis des centaines et des centaines d'années.

L'été, l'île est toujours prise d'assaut par les touristes. C'est alors un peu la folie, car tous les insulaires essaient de gagner suffisamment d'argent pour tenir durant l'hiver interminable et glacial. Cette saison rime avec des enfants armés d'épuisettes ; des adultes rêvant de leurs vacances d'enfance, avec de grandes plages dorées et la liberté de pouvoir courir partout (ce qui était parfaitement acceptable dans les années 1980, mais qui aujourd'hui paraîtrait un peu scandaleux).

Au printemps cependant, la saison touristique n'a pas encore tout à fait commencé, avec seulement quelques visiteurs à Pâques : ceux-ci croisent les doigts pour avoir beau temps et font mine de ne pas être déçus lorsque le vent, qui autrefois faisait échouer les navires sur cette côte dangereuse du sud des Cornouailles, emporte leur barbe à papa, ou lorsque les bateaux de pêche alignés dans le petit port ne tanguent pas pour embellir leurs vidéos de vacances, mais simplement à cause des vagues.

Cependant, une fois partis les vacanciers de Pâques un brin déçus (et ceux que je devrais qualifier d'incroyablement arrogants qui prolongent leur séjour de quelques

jours et sont récompensés par une belle journée ensoleillée, si bien qu'ils ne cesseront de narguer leurs amis durant les cinq années à venir), Mount Polbearne jouit d'un court répit avant l'affluence estivale.

Ainsi, en avril, Mount Polbearne fait une pause. Si l'on regarde vers les terres, on aperçoit les arbres commencer à fleurir, formant de grandes guirlandes de rose et de blanc. Les journées, très fraîches et changeantes au petit matin, se parent soudain d'un rayon de soleil ; la brume de l'aurore s'évapore, et la chaleur monte et libère ce merveilleux parfum de jeunes pousses, avec les oiseaux qui préparent leur nid et babillent, le vert tendre des arbres qui bourgeonnent, et ce charme doux et bourdonnant qui caractérise l'Angleterre aux prémices du printemps, dans ce qu'elle a de plus beau.

Notre récit ne s'attarde pas là.

Mais il commence là. Cette période de l'année devrait être celle de nouveaux départs ; du plaisir d'oublier les doudounes de l'hiver, la télévision et les clignements d'yeux devant la lumière éblouissante du matin.

Au lieu de cela, la blonde et très chic Kerensa, la meilleure amie de Polly et l'épouse du meilleur ami de Huckle, peste au téléphone.

— Arrête de jurer, lui suggéra sagement Polly, en se frottant les yeux. Je ne comprends pas un mot de ce que tu dis.

Comme souvent, la communication se coupa entre l'île et le continent, où Kerensa vivait dans une énorme demeure, ridiculement opulente, avec son petit génie de mari, Reuben, un Américain plutôt bruyant.

— Qui était-ce ? demanda Huckle, qui surveillait sa tartine au-dessus du grille-pain, dans la cuisine ensoleillée du phare qu'ils habitaient, vêtu d'un tee-shirt gris délavé et d'un boxer.

Cette tenue était un peu légère pour la température ambiante, mais elle n'était pas du tout pour déplaire à Polly. C'était un dimanche matin, son unique jour de congé ; il y avait du beurre salé de la région qui attendait d'être tartiné, un peu de miel récolté par Huckle, ou de la marmelade pour accompagner cette douce matinée.

— Kerensa, répondit Polly. Elle avait plein de gros mots à dire.

— Ça lui ressemble bien. À propos de quoi ?

Polly tenta de la rappeler, en vain.

— Avec Kerensa, ça peut être pour n'importe quoi. Sans doute parce que Reuben a encore joué les crétins.

— Ça, c'est une certitude, affirma gravement Huckle, tout en guettant intensément le grille-pain. Oh, il faut que quelqu'un invente un grille-pain express, se plaignit-il.

— Un grille-pain express ? Quoi ?

— C'est trop long, expliqua Huckle.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ?

— J'ai vraiment envie d'une tartine, alors je mets ton pain au levain dans le grille-pain – c'est d'ailleurs la meilleure tartine au monde...

— Je savais bien que tu vivais avec moi pour une bonne raison !

— ... et puis, oh la la ! Ça sent tellement bon, donc impossible d'attendre, il faut manger tout de suite cette délicieuse tartine.

Huckle appuya sur le bouton et deux tartines de pain légèrement dorées, à peine grillées, sautèrent.

— Tu vois ? dit-il, en les attaquant féroce­ment avec un couteau à tartiner.

Comme le beurre sortait tout juste du réfrigérateur, Huckle perça la mie tendre. Il jeta un regard dépité à son assiette.

— À chaque fois ! Je panique, je retire le pain trop tôt et, après, je le regrette. Tout le plaisir de manger une tartine s'en trouve gâché.

— Fais-en d'autres.

— Ça ne marche pas, j'ai déjà essayé.

Huckle plaça néanmoins deux autres tranches dans le grille-pain.

— Le souci, c'est que j'aurais mangé les deux premières avant que les autres ne soient grillées. C'est un cercle vicieux. La même histoire ne cessera de se répéter.

— Peut-être, lui suggéra Polly, que tu devrais rester à côté du grille-pain, la bouche ouverte, pour être paré quand les tartines sauteront.

— Ouais, j'y ai déjà pensé. Avec une machine qui pulvériserait le beurre pour que ce soit prêt tout de suite ; plus besoin de tartiner en vitesse, parce qu'il ne faut pas faire attendre cette délicieuse tartine.

— Je pensais impossible que quelqu'un soit plus obsédé par le pain que moi ! ironisa Polly. Mais je crois – et je n'en reviens pas de dire ça – que tu as peut-être trop réfléchi à cette histoire de tartines.

— Si seulement je pouvais inventer l'« express-grille-pain », nous serions plus riches que Reuben.

Les tartines s'éjectèrent à cet instant.

— Vite, vite, vite !

Ils retournèrent ensuite au lit, car la boulangère qu'était Polly devait se coucher extrêmement tôt les autres jours de la semaine, et le vendeur de miel qu'était Huckle ne se couchait pas particulièrement tôt ; ils n'avaient donc jamais les mêmes horaires. Polly envoya un message à Kerensa pour lui dire de ne pas s'inquiéter, que tout irait bien et qu'elle l'appellerait plus tard, avant d'éteindre son portable.

Cela s'avérerait une très grave erreur.

CHAPITRE 2

LAISSEZ-MOI CLARIFIER LES CHOSES : rien de ce qui arriva n'était réellement imputable à Polly, ou à Huckle. C'était manifestement la faute de Kerensa, comme vous le verrez, et un peu celle de Selina, qui ne l'admettrait pour rien au monde, mais aimait vraiment encourager ce type d'événements (certaines personnes sont ainsi, n'est-ce pas ? De vrais fauteurs de troubles).

C'était aussi un tout petit peu la faute de Reuben, car – et je ne peux suffisamment insister sur ce point –, même d'après lui, il s'était comporté comme le pire des crétins ce jour-là.

Il avait oublié que c'était leur anniversaire de mariage – leur premier. Quand Kerensa le lui avait fait remarquer, il avait répondu qu'eh bien, il avait fait beaucoup de choses à l'eau de rose par le passé et que désormais ils étaient mariés, il avait donc assez donné, non ? Il avait fait ce qu'il fallait, ils formaient un couple génial et, de toute façon, elle avait déjà une douzaine de sacs à main,

et puis il devait prendre l'avion pour San Francisco, pour une réunion concernant sa cotation en Bourse. Kerensa lui avait rétorqué qu'elle n'était pas au courant, ce à quoi il avait répondu qu'elle devrait consulter l'emploi du temps que son assistante lui avait envoyé par e-mail, qu'il partait dans deux heures. Kerensa lui proposa de l'accompagner, car elle avait entendu dire que San Francisco était une ville superbe au printemps, mais Reuben refusa, car il serait, « ma douce », hyper occupé. Il l'avait ensuite embrassée pour lui dire au revoir et lui avait suggéré que, puisqu'ils avaient fait installer une salle de gym dans la maison, pourquoi ne s'en servirait-elle pas ?

Donc bon. Vous voyez ce que je veux dire. Il n'avait pas dit cela par méchanceté. C'était simplement le caractère de Reuben : quand il travaille, il se transforme en Steve Jobs et ne pense qu'à lui. C'est pour cette raison que c'est un nabab presque aussi riche que Steve Jobs.

Aussi, Kerensa resta plantée dans l'énorme vestibule complètement vide de leur impressionnante maison, avec plage privée, de la côte nord des Cornouailles. Elle eut envie de pleurer. Mais elle préféra plutôt se fâcher, car ce genre de situation devenait de plus en plus courant. Reuben ne semblait pas comprendre qu'elle n'aimait pas du tout être contactée par son assistante, qui était froide, américaine, portait des vêtements luxueux et intimidait un peu Kerensa (alors qu'elle ne se laissait pas facilement intimider). De plus, depuis qu'il avait relancé sa carrière l'an passé, après avoir frôlé la faillite, elle ne l'avait quasiment pas vu ; il passait son temps dans l'avion.

Kerensa avait donc choisi de se révolter et, dans un accès de colère, elle téléphona à Polly, qui était apparemment occupée à discuter tartines avec Huckle lors

de son unique jour de congé et ne fut pas du tout aussi compréhensive qu'une amie devrait l'être en de telles circonstances. Polly le regretterait amèrement par la suite.

Alors, Kerensa appela leur autre amie, Selina, qui avait traversé une période très difficile après avoir perdu son mari deux ans plus tôt et à qui il arrivait encore d'être parfois un peu émotive. Selina, qui, avant de tomber amoureuse d'un pêcheur, avait vécu sur le continent et avait toujours mené une carrière dynamique, lui répondit qu'elle avait une super idée : elle s'ennuyait à mourir, alors pourquoi n'iraient-elles pas à Plymouth, elles mangeraient dans le restaurant le plus chic qu'elles trouveraient et commanderaient la bouteille la plus chère du menu, puis utiliseraient la carte de Reuben et le remercieraient pour ce joli cadeau ? Cette suggestion séduisit fortement Kerensa et elles la suivirent à la lettre. Ce qui avait commencé par un dîner – et de nombreuses lamentations à propos des hommes de leur vie (passée ou présente) – dégénéra un peu, et les deux amies rencontrèrent un groupe de femmes qui enterraient la vie de jeune fille de l'une d'entre elles et qui les invitèrent immédiatement à les rejoindre. Ensemble, elles se rendirent à un « spectacle de danse » ; je vous laisse imaginer ce que ce terme implique, mais je peux vous confier qu'il y eut beaucoup d'huile corporelle, des hommes très grands à l'accent brésilien et de la sambuca à brûler la gorge. Ensuite, les souvenirs de Kerensa devinrent un peu confus, mais lorsqu'elle se réveilla le lendemain matin dans un hôtel luxueux, elle se rappelait vaguement être arrivée en brandissant une carte de crédit *platinum* à une heure indue et avait suffisamment de souvenirs pour savoir que si elle pouvait se faire ouvrir le crâne pour les faire retirer, elle n'hésiterait pas une seule seconde.

Il était déjà parti. Mais il restait un long cheveu noir dans la douche.

Je sais. Je vous avais bien dit que c'était un événement fâcheux.

Oh, et ce n'est pas tout ! Songez à une bêtise quelque peu regrettable que vous avez commise un soir, puis multipliez-la par un million.

Lorsque Kerensa rentra chez elle – en compagnie d'une Selina qui ricanait, jugeant la situation terriblement hilarante et qui n'avait presque pas la gueule de bois, car elle avait veillé à boire beaucoup d'eau (elle est aussi ce genre d'amie) –, elle découvrit que Polly avait tellement culpabilisé que Huckle avait téléphoné à Reuben et lui avait ordonné de rentrer chez lui pour être gentil avec sa femme. De ce fait, Reuben avait remis à plus tard ses affaires à San Francisco et pris un vol pour rentrer, les bras chargés de tous les parfums du magasin *duty free* parce qu'il était incapable de se rappeler celui qu'aimait Kerensa. En franchissant la porte, il trouva une Kerensa pitoyable qui avait vomi toute la matinée et s'était traînée à quatre pattes sur le carrelage, à se tordre de culpabilité, de tristesse et de migraine. Il la prit dans ses bras et lui déclara son amour éternel. Il tenta ensuite de la porter à l'étage de façon théâtrale, cependant il échoua, car il avait passé la nuit dans l'avion, mais aussi car Kerensa mesurait cinq centimètres de plus que lui et qu'elle avait envie de mourir. Toutefois, ils firent chacun un effort pour gagner leur gigantesque chambre ronde, avec son lit rond ridicule/spectaculaire (*rayez le terme selon votre préférence*), où la lumière précoce d'avril traversait les baies vitrées démesurées. Durant les six mois qui suivirent, Reuben emmena Kerensa avec lui partout où il allait.

Voilà donc cet événement affreux qui se produisit au printemps.

S'il s'agissait d'un film, vous entendriez à cet instant une musique inquiétante et le générique débiterait...

CHAPITRE 3

Cinq semaines avant Noël

— **C**ETTE ANNÉE, déclara énergiquement Polly, en se redressant sous la couette, je fais une liste ! Un plan ! Cette année, Noël ne sera pas un vrai désastre.

— Quand est-ce que Noël a été un désastre ? l'interrogea Huckle, en se retournant, encore endormi et pas du tout enclin à renoncer à la couette.

Polly se leva dans l'obscurité totale, comme elle le faisait durant les mois d'hiver. Leur dernière facture de chauffage les avait effrayés, alors même que la maison n'était quasiment jamais chaude.

Polly avait pensé – et espéré – que chauffer un phare serait comme chauffer une énorme cheminée : il suffirait d'allumer le fourneau en bas pour que la chaleur se diffuse dans toute la maisonnée. Or, ce n'était pas du tout ce qui se produisait. Loin de là, même. Il faisait seulement bon dans la cuisine. Ils devaient donc allumer le